

Gislinde Seybert/Gisela Schlientz (Hgg.)

George Sand –

jenseits des Identischen
au-delà de l'identique

XIII. Internationales George-Sand-Kolloquium
XIIIe Colloque International George Sand

AISTHESIS VERLAG

Bielefeld 2000

Damien Zanone

Histoire de ma vie:

Mémoires démocratiques et autobiographie d'une génération

»Histoire de ma vie« est un titre sobre dans la manière qu'il a d'indiquer son contenu, et surtout, pour un ouvrage publié au milieu du XIX^e siècle, il est neutre: en le choisissant, George Sand n'indique pas d'emblée dans quelle tradition de l'écriture de soi elle va se situer.

Depuis le début du XIX^e siècle en effet, le sentiment s'est progressivement installé qu'il existe deux voies distinctes pour l'expression de soi par écrit. Au fur et à mesure que les *Confessions* de Rousseau, parues à la veille de la Révolution, sont assimilées dans le champ de la réception littéraire et connaissent des imitateurs, l'autobiographie apparaît comme une alternative aux Mémoires, comme une variante qui aurait fait sécession par rapport à eux. Ces deux démarches se reconnaissent comme les héritières de longues traditions: d'une part celle de la confession religieuse écrite, renouvelée par Rousseau, d'autre part celle des Mémoires aristocratiques. On a pu, de manière schématique – très schématique –, opposer Mémoires et autobiographie comme deux manières distinctes de mener une histoire de sa vie: en en faisant, d'un côté, l'histoire d'une carrière, et de l'autre, l'histoire d'une personnalité. Dans un cas, le livre est au service d'un tableau historique, dans l'autre, au service d'une analyse par introspection.

On va voir que cette représentation des choses demande à être fortement nuancée, surtout pour une époque, la première moitié du XIX^e siècle, où s'épanouissent deux sentiments dominants qui trouvent le moyen de se rejoindre: le culte de l'histoire et le culte du moi. Il est néanmoins vrai que les écrivains de soi, à cette époque, éprouvent bel et bien qu'ils ont à choisir entre deux projets, l'un centré sur le monde et l'autre sur le »moi«. Mis devant cette alternative, ils choisissent de s'inscrire dans l'une ou l'autre tradition: Chateaubriand écrit des *Mémoires*, Lamartine des *Confidences*.

De George Sand, nous avons dit que le titre de son livre ne suffisait pas à indiquer le choix qu'elle faisait. On est donc amené à se reporter au contenu même de l'ouvrage pour voir s'il permet de s'en faire une idée. En fait, entre ces deux tendances, nous voulons montrer que Sand opère

une synthèse inédite, que l'on peut évaluer comme un renouvellement important du discours autobiographique.

1. Deux modèles pour l'écriture de soi: Rousseau et Chateaubriand

Les deux figures de Rousseau et de Chateaubriand dominent, en France, la tradition de l'écriture de soi et, pour George Sand, ils sont ses prédécesseurs immédiats. L'immédiateté est au sens propre avec Chateaubriand (les *Mémoires d'outre-tombe* paraissent dans *La Presse* en 1848 et 1849, au moment même de la rédaction d'*Histoire de ma vie*). Elle existe en un sens figuré par rapport à Rousseau: Sand témoigne, dans *Histoire de ma vie*, d'une lecture «enthousiaste» des *Confessions*, elle n'a pas besoin de médiation pour faire rencontrer sa sensibilité avec celle de Jean-Jacques.

Or ces deux auteurs envers lesquels George Sand partage son admiration proposent deux modèles concurrents pour l'écriture de soi. L'auteur d'*Histoire de ma vie* parvient pourtant à les faire apparaître comme complémentaires. Il faut, pour s'en convaincre, commencer par rappeler l'hétérogénéité des démarches menées dans *Les Confessions* et dans les *Mémoires d'outre-tombe*.

Les *Confessions* paraissent en 1782 et 1789, au moment même où éclate la Révolution française. Observer la concomitance historique entre l'émergence du phénomène littéraire et l'événement politique majeur, ce n'est que permettre ce constat évident: *Les Confessions*, dans le domaine littéraire, manifestent la même évolution que la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789 dans le domaine politique, le triomphe de l'individu comme valeur. Dans la cité politique, l'individu possesseur de droits devient le citoyen; dans la littérature, il devient le «Moi», champ d'exploration nouveau: on découvre que ses facettes multiples, affectives, morales, intellectuelles et sociales, se sont peu à peu imbriquées au fil d'une histoire qui a commencé dès l'enfance. L'autobiographie rousseauiste naît dans un contexte de l'histoire des idées qui la désigne comme la forme propice pour mettre en valeur un individu. Quel est l'individu dont s'occupe Rousseau? La réponse, contrairement aux apparences, ne va pas de soi. A propos du «je» qui s'exprime dans *Les Confessions*, Rousseau a du mal à trancher entre deux prétentions orgueilleuses et contradictoires: la singularité absolue et l'exemplarité universelle. Cela fait toute la tension de son livre. C'est par cette double postulation que commence le Livre I, où il adresse son ouvrage à ceux qu'il appelle «[ses] semblables» mais où,

considérant les hommes, il «ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent»¹. Sur un plan rhétorique, dans ses rapports avec l'auditoire, cette ambivalence lui donne des armes opposées dont il use tour à tour. Par exemple, prévoyant l'incrédulité de la plupart des lecteurs face à certains aveux, il passe outre:

quoiqu'ils en puissent croire ou dire, je n'en continuerai pas moins d'exposer fidèlement ce que fut, fit et pensa J.-J. Rousseau, sans expliquer ni justifier la singularité de ses sentiments et de ses idées, ni rechercher si d'autres ont pensé comme lui.²

Mais lorsqu'il s'agit d'en imposer pour se faire écouter, il sait rentrer dans sa peau d'homme universel, déclarant avec solennité:

j'ai résolu de faire faire à mes lecteurs un pas de plus dans la connaissance des hommes [...] Je veux tâcher que pour apprendre à s'apprécier, on puisse avoir du moins une pièce de comparaison; que chacun puisse connaître soi et un autre, et cet autre ce sera moi. Oui, moi, moi seul...³

Ce «moi» est donc livré comme une pièce de comparaison pour l'anthropologie: mais sa singularité farouche fonde nettement l'autobiographie comme un genre qui se consacre à un individu.

Le projet de Chateaubriand est autre: si tous les autobiographes sont amenés à considérer les rapports que leur individualité a entretenus avec le monde et avec le temps, Chateaubriand se distingue en faisant de cette double inscription l'objet même de son travail d'écriture. Son intention est exprimée dans la phrase fameuse: «si j'étais destiné à vivre, je représenterais dans ma personne, représentée dans mes mémoires [...] l'épopée de mon temps»⁴. Le «je» des *Mémoires d'outre-tombe* est donc donné pour le héros d'une épopée. Dans la conception romantique de l'histoire que Chateaubriand contribue à mettre en place, le héros, le grand homme, c'est celui qui porte haut l'esprit du temps pour en éclairer la société. Il ne s'agit plus d'être, comme le voulait Rousseau, une «pièce de comparaison» anthropologique pour les hommes en général, mais le phare lumineux qui sert de repère invariant pour les contemporains, afin qu'eux-

¹ J.-J. Rousseau, *Les Confessions, Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1959, p. 5.

² Ibid., p. 645.

³ Dans le «Préambule de Neuchâtel», *ibid.*, p. 1149.

⁴ F.-R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, «Préface testamentaire», Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 2 vol., vol. I, p. 1046.

mêmes puissent comprendre leur époque. Cette époque apparaît peut-être comme confuse et contradictoire: mais le destin du héros est là, qui la résume clairement et la rend intelligible.

Empruntant à ces deux démarches – individualisme démocratique, héroïsme historique –, George Sand accomplit une synthèse remarquable. On le constate tout d'abord dans l'observation des principes qu'elle énonce, dans *Histoire de ma vie*, pour légitimer la tenue d'une écriture sur soi – nous vérifierons ensuite que son texte donne bien suite aux principes en question.

A maintes reprises elle énonce, parmi les principes qui l'autorisent à tenir un discours sur soi, la certitude d'une exemplarité universelle. Mais, à la différence de Rousseau, elle ne la contredit pas par la prétention à une singularité absolue:

Je raconte ici une histoire intime. L'humanité a son histoire intime dans chaque homme.⁵

L'humanité n'est pas différente de moi, c'est-à-dire qu'elle se décourage et se ranime avec une grande facilité.⁶

La vie de l'individu n'est-elle pas le résumé de la vie collective?⁷

On remarque le soin appuyé qu'elle prend à consolider le pont jeté entre son sort particulier et celui du reste du genre humain. *Histoire de ma vie* de George Sand serait, selon ce programme, l'autobiographie de l'individu quelconque, bel et bien pièce de comparaison universelle.

Mais, XIXe siècle oblige, Sand partage avec Chateaubriand l'obsession de l'histoire et de l'évolution politique du monde: comme lui, elle écrit sa vie parce qu'elle prétend incarner son époque, en être l'héroïne. Elle pense en effet que les époques peuvent prendre un visage anthropomorphe: «chaque siècle, chaque moment a sa manière, son expression, son sentiment, son goût, sa préoccupation»⁸. Le genre humain auquel elle renvoie ne reste pas abstrait: c'est sa génération. Sand définit la possibilité de l'héroïsme épique dans l'histoire en désignant son représentant majeur en la personne inévitable de Napoléon: «il personnifie le genre humain dans son individualité»⁹. Cependant, l'héroïsme qu'elle prend à

son compte, dans *Histoire de ma vie*, devient d'une tout autre nature: il s'est démocratisé. Il ne s'agit pas, pour elle, de s'élever au rang du grand personnage qu'on métaphorise comme la flamme qui éclaire son temps (même si Sand est parfois tentée par ce rôle: «mon siècle a fait jaillir les étincelles de la vérité qu'il couve; je les ai vues, et je sais où en sont les foyers principaux»¹⁰). Son héroïsme, c'est justement son exemplarité générale. Tel est le principe de solidarité humaine qu'elle annonce en avant-propos: chacun devrait raconter sa vie aux autres, pour l'amour de tous, et elle donne l'exemple.

Nous allons voir maintenant comment *Histoire de ma vie* tient cet engagement. George Sand respecte ce programme en donnant au récit de sa vie un statut inédit: elle se fait l'autobiographe d'une génération. Elle reprend les procédés que Rousseau avait conçus pour le service d'une individualité irréductible: chez elle, ils sont mis au profit d'une génération entière. Sa mémoire historique est démocratisée. On observe que, dans *Histoire de ma vie*, ce phénomène est accompli de deux manières, très liées l'une à l'autre: d'une part, l'autobiographe se fait le porte-parole de sa génération; d'autre part, elle se constitue elle-même comme l'héroïne de cette génération, en mettant le récit de sa vie personnelle au service d'un discours qui prend en charge un destin collectif.

2. Se faire le porte-parole de sa génération

Forte d'avoir posé, avec la vigueur théorique que nous avons vue, un principe de relation étroite entre vie individuelle et vie collective, George Sand formule un rapport d'égalité entre sa génération et elle-même: «j'ai lieu de croire que mon histoire intellectuelle est celle de la génération à laquelle j'appartiens»¹¹. On pourrait formuler, de manière un peu anachronique, qu'elle s'assume comme phénomène de génération: la lettre même du texte le confirme quand, du «je», l'énonciation glisse au «nous». Nous allons voir que ce dernier inclut ses contemporains sous deux espèces: ceux qui ont été des acteurs sociaux en même temps qu'elle et ceux qui la lisent.

Individu politique, Sand n'a pas traversé l'existence solitaire, mais a toujours lié son destin aux autres. Maints exemples le signalent dans son texte. Elle annonce clairement dans quel groupe elle entend se placer,

⁵ G. Sand, *Histoire de ma vie, Œuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1970-1971, 2 vol., vol. I, p. 307.

⁶ Ibid., vol. I, pp. 465-466.

⁷ Ibid., vol. I, p. 535.

⁸ Ibid., vol. I, p. 78.

⁹ Ibid., vol. I, p. 372.

¹⁰ Ibid., vol. I, p. 8.

¹¹ Ibid., vol. I, p. 808.

suggérant une valeur collective de son discours, quand elle évoque: »ce camp du progrès, dont je ne devais plus sortir«¹². Ou encore quand, après avoir cité un entretien avec un de ses amis, elle précise: »j'ai raconté cette longue conversation parce qu'elle raconte ma vie et celle d'un certain nombre de révolutionnaires à ce moment donné«¹³. Elle rappelle ici implicitement son souci de faire que sa parole soit toujours porte-parole:

Les douleurs que j'aurais à raconter à propos d'un fait purement personnel n'auraient aucune utilité générale. Je ne raconterai que celles qui peuvent atteindre tous les hommes.¹⁴

Elle dira encore, pour justifier le récit de ses essais d'écriture enfantins:

Je ne donnerais aucun développement au récit de cette fantaisie de mon cerveau, si je croyais qu'elle n'eût été qu'une bizarrerie personnelle.¹⁵

La proclamation d'un tel principe devait inévitablement donner naissance dans son écriture à un »nous«, et il affleure parfois dans son texte. C'est le »nous« des républicains qu'anime la foi dans le progrès et qui peut, en bloc, prendre position par rapport à un autre groupe, celui des Jésuites:

Soyons équitables. Au point de vue politique, en tant que républicains, nous haïssons ou redoutons cette secte éprise de pouvoir et jalouse de domination.¹⁶

Et elle s'autorise à inviter le »camp du progrès«, au nom duquel elle parle, à une autocritique collective:

C'est ici le lieu de dire que notre philosophie, à nous autres qui nous piquons d'être progressistes, devrait bien faire le progrès d'une certaine tolérance.¹⁷

Ce »nous« devait nécessairement surgir dans des Mémoires ainsi portés par un enthousiasme démocratique: il témoigne de l'émotion d'une grande aventure partagée, celle de toute une génération, et qui trouve le besoin d'être racontée.

Sand use d'une seconde démarche pour s'instituer comme porte-parole de sa génération: en établissant d'un rapport de projection et d'iden-

tification avec ses lecteurs. On peut, en effet, analyser de deux manières le surgissement du »nous« générationnel dans *Histoire de ma vie*. En le décomposant en un »je + ils«, et il renvoie alors à ce »camp du progrès« que Sand forme avec ses compagnons républicains; mais aussi, en y voyant l'addition d'un »je + vous« qui invite les lecteurs à se reconnaître dans cette mise en commun des expériences partagées. De tels appels aux lecteurs scandent le texte de Sand à un rythme régulier et se font parfois très explicites:

Écoutez; ma vie, c'est la vôtre; car vous, qui me lisez, vous n'êtes point lancés dans le fracas des intérêts de ce monde, autrement vous me repousseriez avec ennui. Vous êtes des rêveurs comme moi. Dès lors tout ce qui m'arrête en mon chemin vous a arrêtés aussi. Vous avez cherché, comme moi, à vous rendre raison de votre existence, et vous avez posé quelques conclusions. Comparez les miennes aux vôtres. Pesez et prononcez. La vérité ne sort que de l'examen.¹⁸

On admire le programme de réception active, interactive, proposé ici: le lecteur est directement interpellé et appelé à un jeu de projection-identification avec celle qui s'est imposée comme le porte-parole de sa génération. Il est vivement pris à partie, parfois sur un mode injonctif et par surprise (»Quant à moi (comme quant à vous tous)...«¹⁹), invité à associer de gré ou de force son destin à celui de l'auteur:

Mon lecteur doit remarquer que je me préoccupe beaucoup plus de lui faire repasser et commenter sa propre existence, celle de nous tous, que de l'intéresser à la mienne propre.²⁰

Le protocole de lecture ainsi posé semble impliquer une contemporanéité entre l'auteur et son public, puisque tous les lecteurs sont sollicités par le »nous tous« au moyen duquel la mémorialiste les enferme dans son temps à elle. On peut dire que la contemporanéité est posée comme principe, préalable nécessaire à la communication. Le discours sur son temps est un discours pour son temps. En laissant glisser la première personne du pronom personnel du singulier au pluriel, la mémorialiste se décharge d'une partie de son expérience sur ceux qui l'ont partagée avec elle, sans avoir encore, pour leur part, osé l'écriture de soi.

¹² Ibid., vol. I, p. 1053.

¹³ Ibid., vol. II, p. 338.

¹⁴ Ibid., vol. I, p. 15.

¹⁵ Ibid., vol. I, p. 808.

¹⁶ Ibid., vol. I, p. 1045.

¹⁷ Ibid., vol. II, p. 251.

¹⁸ Ibid., vol. I, p. 27.

¹⁹ Ibid., vol. I, p. 307.

²⁰ Ibid., vol. I, p. 808.

3. Se faire l'héroïne de sa génération

Enfin, plus largement – et c'est un deuxième moyen pour Sand de transcender son expérience particulière –, elle conquiert son exemplarité par une véritable héroïsation de soi. Comme nous l'avons dit déjà, l'héroïsme, pour elle, est possible, et n'est pas l'apanage d'un Napoléon. Qu'on se souvienne de la justification qu'elle donnait de la place extraordinaire qu'elle accordait à son père dans *Histoire de ma vie*: c'est qu'il fut, dit-elle, «un jeune homme doué d'un sentiment héroïque, dont toute la vie se renferme dans une période héroïque de l'histoire»²¹. Pour sa part, forte de cette filiation, George Sand consacre *Histoire de ma vie* à dresser une figure d'elle-même en adéquation constante avec son temps. Cumulant, dans son expérience individuelle, les événements communs à tous sur un demi-siècle, elle se constitue peu à peu comme un personnage hors-du-commun et récupère par là, dans l'héroïsme, une singularité.

Cela s'observe dans différents domaines. Politique tout d'abord. Au fil d'*Histoire de ma vie*, ses nombreux titres à l'exemplarité (qui constitue peut-être la vraie noblesse, en un âge où s'affirme la démocratie) sont développés. C'est la valeur qu'elle assigne à son origine familiale, marquée par une ascendance contrastée, bien digne de symboliser une évolution des temps. Cette ascendance est aristocratique et même royale par son père, en même temps que populaire par sa mère: Sand revendique les deux. Par la fierté de cette naissance, Sand veut se montrer digne de son père dont elle interprète la «mésalliance» comme un geste politique, révolutionnaire:

Il va épouser une fille du peuple, c'est-à-dire qu'il va continuer et appliquer les idées égalitaires de la Révolution dans le secret de sa propre vie. Il va être en lutte dans le sein de sa propre famille contre les principes d'aristocratie, contre le monde du passé. Il brisera son propre cœur, mais il aura accompli son rêve.²²

De ce rêve, la petite Aurore est le fruit. En raison de cette naissance, sa personne – et ses Mémoires en continuité – deviennent une référence de l'épopée révolutionnaire: d'emblée, son existence signifie une rupture avec l'ordre ancien et fait d'elle un fleuron de la génération nouvelle au nom de laquelle elle entend parler. Sa naissance est scellée comme un

²¹ Ibid., vol. I, p. 77.

²² Ibid., vol. I, p. 376.

acte politique exemplaire du nouveau siècle et fait d'elle une véritable «enfant du siècle», au sens où l'entendait Musset: elle évoque, dans *Histoire de ma vie*, les images qui lui restent de la Grande Armée napoléonienne qu'elle a vue passer dans son enfance, images qui ne se limitent pas à la figure de son père²³. Après ce début remarquable, George Sand montre comment, politiquement, elle a vibré au gré de la plupart des grands événements du siècle: elle s'excuse de son indifférence à la Révolution de 1830 en expliquant pourquoi sa conscience politique a mis longtemps à sortir de l'engourdissement («c'était l'inévitable résultat d'une vie d'isolement et d'apathie»²⁴) et parvient au plein épanouissement de sa maturation politique en 1848, en même temps que le siècle.

A côté de la politique, l'exemplarité de l'héroïne d'*Histoire de ma vie* est aussi intellectuelle. A son statut d'«enfant du siècle», elle ajoute celui de membre de ce qu'Albert Thibaudet a appelé «la grande génération»²⁵: la génération littéraire de 1830, dite romantique. Sa formation lui a fait connaître les expériences topiques qu'ont connues aussi ses pairs: elle a fait les mêmes lectures déterminantes en même temps qu'eux. Elle a subi, comme tous, Rousseau et Chateaubriand comme grands maîtres à sentir. Mais il n'est que lire la manière dont elle dit avoir été frappée de ce qu'on a appelé le «mal de René» pour voir qu'elle s'institue, à ce sujet, comme lectrice emblématique:

Je n'avais pas lu *René*, ce hors-d'œuvre si brillant du *Génie du christianisme* [...] Je le lus enfin, et j'en fus singulièrement affectée. Il me sembla que René c'était moi.²⁶

Et aussitôt après, sur la même page, elle dit le choc d'un autre monstre sacré pour la jeunesse littéraire des années 1820: «Byron, dont je ne connaissais rien, vint tout aussitôt porter un coup encore plus rude à ma pauvre cervelle».

²³ Le chapitre 5 de la III^e partie d'*Histoire de ma vie* est essentiellement consacré au souvenir des impressions causées par le sort de la Grande Armée en Russie, en 1812. L'auteur se rappelle que, petite Aurore, elle se laissait aller à des rêveries d'héroïsme guerrier, où elle se transformait en un ange salvateur pour les troupes françaises («je planais, je m'orientais dans les airs, je découvrais enfin les colonnes errantes de nos malheureuses légions; je les guidais», *ibid.*, vol. I, pp. 737-738). L'enfant voulait l'héroïsme avec ses insignes traditionnels: «je retrouvais mes ailes, j'avais une épée flamboyante» (vol. I, p. 746).

²⁴ Ibid., vol. II, p. 97.

²⁵ A. Thibaudet, *Histoire de la littérature française depuis 1789*, Paris, Stock, 1936, p. 106.

²⁶ G. Sand, *Histoire de ma vie*, op. cit., vol. I, p. 1092.

Enfin, un troisième domaine où se signale, à travers cette fois plus de singularité, l'exemplarité de l'héroïne d'*Histoire de ma vie*, est celui de la vie morale. Son héroïsme, ici, manifeste une vertu plus traditionnelle: le courage d'affronter une voie singulière, contre les pressions du corps social. Mais cette voie singulière est encore exemplaire, puisqu'elle montre le chemin vers des mœurs nouvelles qui reconnaissent aux femmes une pleine responsabilité sur leur existence. Ce n'est pas qu'*Histoire de ma vie* s'attarde beaucoup sur la vie privée de l'auteur: on sait bien que cette vie privée passait pour scandaleuse et que Sand refusa d'appuyer là-dessus le succès du récit de sa vie. Elle reste des plus discrètes sur le chapitre de sa vie sentimentale, négligeant les ressources qu'aurait pu lui offrir une héroïsation par l'amour. De ses deux liaisons les plus fameuses, celle avec Musset (qui a donné lieu à d'autres livres) n'est même pas suggérée et l'évocation de celle avec Chopin reste sobre. C'est qu'elle avait annoncé d'emblée, connaissant l'intérêt que pouvait *a priori* susciter son ouvrage dans le public (relayé par une campagne publicitaire mensongère de *La Presse*): «amateurs de scandale, fermez mon livre dès la première page, il n'est pas fait pour vous»²⁷. Il n'empêche que, si elle exploite peu son image de grande amoureuse, George Sand est, par excellence et avec éclat, la femme qui a brisé les liens du mariage dans une société qui le permettait fort peu, et va pouvoir expliquer les raisons et les moyens qui l'ont conduite à inscrire cette nouvelle page dans l'histoire morale du pays. Elle raconte le mariage irréflecti dans lequel on a poussé son immaturité, l'union morne avec un époux avec qui elle ne partage aucune affinité, les difficultés affectives et matérielles de la séparation. Cette rupture conjugale qui l'a rejetée «hors du grand convoi social» fait effectivement d'elle une héroïne de son temps: dans la sphère réputée privée de la vie morale, elle aide la Révolution à se faire comme partout ailleurs.

C'est au *Béatrix* de Balzac que nous avons emprunté l'expression de «grand convoi social»: il l'emploie précisément à propos de George Sand et aussi de Marie d'Agoult (on sait que les deux femmes fournissent les clés de ce roman). Avec *Béatrix*, dès 1839, Balzac faisait entrer dans l'histoire littéraire, comme un objet digne d'intérêt, l'étude de leurs vies parallèles. Ce rapprochement est devenu un classique: servons-nous en, pour notre part, comme d'un cas précis pour vérifier la réussite de l'exemplarité que Sand a conquise à force d'héroïsation de soi. Si on lit,

côte à côte, *Histoire de ma vie* et les Mémoires de Marie d'Agoult²⁸, on voit confirmer la justesse du parallèle. Limitons-nous au rappel des éléments principaux: les deux femmes ont chacune connu l'éducation d'un couvent; les mêmes lectures de formation les ont exaltées; 1848 a marqué le point culminant dans leur maturation politique; et surtout, elles ont en commun la même expérience matrimoniale et la même aventure sentimentale. On peut relever, entre les deux auteurs, des différences de traitement: par exemple, à propos de sa liaison avec Liszt, Marie d'Agoult va directement dans le sens d'une héroïsation par l'amour telle que Sand la refuse (Marie d'Agoult allant jusqu'à parler, à la troisième personne, de «Franz et Marie» comme d'un couple déjà mythique). Quoi qu'il en soit – et malgré d'inévitables différences –, le récit de Marie d'Agoult ne se démarque jamais radicalement de celui de Sand: ses *Souvenirs* rappellent constamment le souvenir d'*Histoire de ma vie* et par là-même, ils permettent d'évaluer la représentativité à laquelle, dans ce livre, George Sand est parvenue pour sa génération.

Le détour par Marie d'Agoult nous a servi ici à faire droit à George Sand de sa prétention à l'exemplarité, que nous voulons définitivement confirmer pour conclure. Dans un article qu'elle a consacré aux autobiographies de femmes au XIX^e siècle, Lucienne Frappier-Mazur a montré comment *Histoire de ma vie* a compté comme stimulation et matrice pour beaucoup d'autres femmes qui ont laissé des récits de vie: depuis Marie d'Agoult jusqu'à des femmes d'extraction très modeste²⁹.

Nous pensons que l'on peut élargir encore au delà le champ de l'exemplarité conquis par *Histoire de ma vie*. A travers cet ouvrage, George Sand est parvenue à faire de son existence l'archétype de celle de sa génération – au delà, même, de son appartenance sexuelle – et ce livre devient la référence où nous pouvons lire le roman d'apprentissage de cette génération. Sand a fourni la grille utile pour lire beaucoup de vies contemporaines à la sienne, mais qui n'ont pas été formellement écrites. L'engagement de solidarité a donc bel et bien été tenu. C'est en ce sens que la vie qui y est racontée se trouve héroïsée: elle n'est plus celle d'une particulière mais, trajectoire modelée pour que tous s'y reconnaissent,

²⁸ Ces derniers ne paraissent qu'en 1877, sous le nom de plume habituel de l'auteur, Daniel Stern: *Mes souvenirs*, Paris, Calmann-Lévy, 1877.

²⁹ L. Frappier-Mazur, «La Référence "George Sand" dans quelques textes autobiographiques de femmes», *Autobiography, Historiography, Rhetoric*, A Festschrift in Honor of Frank Paul Bowman, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1994, pp. 87-101.

cette vie est celle d'une géante qui tutoie le siècle. On peut dire que Sand a écrit l'autobiographie universelle de l'enthousiasme démocratique.

Œuvre de synthèse, *Histoire de ma vie* l'est si bien qu'elle perturbe l'habituelle classification des genres, qui réserverait à l'aristocratie le privilège des Mémoires, à l'exaltation de l'individu l'usage de l'autobiographie. Ce que George Sand a écrit ne peut s'exprimer qu'en oxymores: des Mémoires démocratiques, l'autobiographie d'une génération.